RACHEL

D'APRÈS

SA CORRESPONDANCE

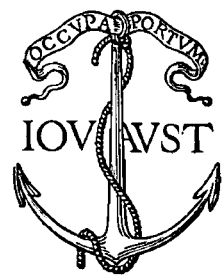
PAR

GEORGES D'HEYLLI

AVEC

QUATRE PORTRAITS A L'EAU-FORTE

GRAVES PAR MASSARD



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

—

M DCCC LXXXII

RACHEL

D'APRÈS

SA CORRESPONDANCE

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été tiré en outre :

75 exemplaires sur papier de Hollande, avec double épreuve des gravures (nos 26 à 100).

25 exemplaires sur papier Whatman, avec triple épreuve des gravures (nos 1 à 25).

100 exemplaires numérotés.

RACHEL

D'après le tableau peint par Ch. Müller en 1852,
appartenant à M. Alexandre Walewski.

Jouaust Ed. Imp. A. Salmon.

A MESDAMES

LIA & DINAH FÉLIX

Cette publication, faite en l'honneur de leur illustre sœur,

Est respectueusement dédiée.

G. D'HEYLLI.

PRÉFACE

Le grand nom de Rachel est toujours demeuré populaire; on parle encore d'elle, de sa réputation, de son immense talent, de sa gloire, tout comme si cette femme illustre n'était morte que d'hier. Beaucoup cependant, parmi les gens de la génération actuelle, n'ont pas vu jouer Rachel ou ne l'ont vue que dans ses derniers temps, et seulement dans quelqu'un de ses rôles. Les plus jeunes parmi nous, ceux qui entrent seulement dans la vie, sont nés au moment même où elle venait de mourir, et ce n'est que par le souvenir, les récits et les relations des contemporains qu'ils peuvent chercher à se faire une idée de cette artiste considérable, qui a rendu pendant près de vingt ans à la tragédie le lustre et l'éclat qu'elle n'avait plus retrouvés depuis la mort de Talma. Rachel n'a pas été, en effet, inférieure à ce prodigieux tragédien, et s'ils eussent paru ensemble sur la scène, à la même époque, dans des pièces où deux personnages à leur taille auraient pu les réunir, ils eussent été certainement égaux l'un à l'autre, et en aucun temps on n'aurait assisté à une aussi éclatante interprétation des chefs-d'œuvre classiques.

Mais nous n'avons pas à nous appesantir ici sur le talent tragique de Rachel, talent qui, dans certains rôles, et, pour être

plus exact, dans certaines scènes, toucha presque au génie. Nous n'écrivons pas, soit dans cette préface, soit dans ce volume, une biographie de Rachel, ni même une étude sur la haute valeur de ses qualités comme artiste dramatique; nous ne voulons nous occuper d'elle qu'à un point de vue spécial et la présenter exclusivement sous une face nouvelle qui, pensons-nous bien, est abordée ici pour la première fois. Il s'agit de montrer Rachel non plus dans la tenue solennelle de la tragédie, revêtue du costume historique qu'elle portait si noblement et avec tant d'aisance et de grandeur à la fois, et sous lequel on se plaît toujours à la représenter, mais bien une Rachel intime, en déshabillé, se laissant voir avec ses instincts naturels, son caractère personnel, et dépouillée, par conséquent, de tout ce grandiose appareil derrière lequel furent toujours dissimulés pour le public tant de qualités charmantes et tant de dons précieux du cœur et de l'esprit.

Rachel elle-même a heureusement laissé une source abondante de renseignements certains à cet égard : c'est sa correspondance. Peu de femmes de son époque ont écrit autant qu'elle; peu surtout l'ont fait avec cette facilité; cette abondance et cet esprit si primesautier et si naturel qui caractérisent tout ce qui est tombé de sa plume. On voit qu'elle aimait à écrire, mais aussi, ce qui est plus curieux de la part d'une femme dont l'éducation première avait été nulle et qui n'avait jamais appris régulièrement le français ni même l'orthographe, on voit qu'elle savait écrire et que les pensées charmantes et toujours si pleines de finesse, qui naissaient en quelque sorte au courant de sa plume, lui venaient tout simplement et sans effort. Aucune de ses lettres n'a jamais supposé un brouillon quelconque ou un long travail préliminaire. Nous en avons tenu un grand nombre, en original, dans nos mains, et nous donnons à la fin de ce volume le fac-similé *d'une lettre d'une certaine étendue et même d'une certaine*

importance. Elle a été écrite, ainsi qu'on peut s'en convaincre, du premier jet et sans aucune retouche. Or, c'est précisément cet abandon de la pensée, ce naturel de l'esprit et du style, cette simplicité en même temps que cette facilité d'expressions heureusement trouvées, et enfin cette intuition véritable des sentiments les plus élevés et les plus délicats, qui donnent une grande valeur à la correspondance de Rachel. C'est donc là qu'on la retrouve tout entière et bien elle-même; c'est dans ses lettres qu'elle apparaît à la fois et successivement comme fille et comme mère, comme amie, comme femme et comme sœur, aussi peu tragédienne et aussi peu classique que possible, se laissant aller à la charmante fantaisie de son esprit si original et si vivant. Maintes fois on a cité dans les journaux, en entier ou par fragments, un certain nombre de ces lettres dont quelques-unes sont même devenues célèbres grâce aux fréquentes répétitions qui en ont été faites; bien souvent aussi il en paraît dans les ventes d'autographes, où elles atteignent toujours des prix excessivement élevés; mais personne, malgré le vif attrait de curiosité que présentent ces révélations intermittentes du mérite et de l'intérêt des lettres de Rachel, n'a tenté, jusqu'à ce jour, de réunir en volume celles qui peuvent, sans inconvénient, être publiées.

La pensée nous est donc venue de combler ce que nous pouvons bien appeler une lacune, en ce temps où l'on fait si souvent à des correspondances, de valeur même médiocre, l'honneur de les mettre en lumière. Nous avons songé tout d'abord à classer ces lettres, comme cela se fait d'habitude pour les correspondances, dans leur ordre purement chronologique, ce qui est le procédé le plus commode et le plus simple; mais il nous a semblé qu'il n'offrait pas autant d'intérêt que celui que nous avons fini par adopter. La publication par ordre chronologique présentait cet inconvénient de séparer beaucoup de lettres se rapportant à un

même sujet ou à un même ordre de faits qui, selon nous, devaient gagner au contraire à être rapprochés en raison de leur intérêt identique. Nous avons donc préféré diviser cette correspondance et la rattacher aux phases si diverses de la vie et de la carrière de Rachel, en accompagnant chacun des chapitres où quelques-unes de ces lettres figurent d'un texte sommaire explicatif destiné à en faciliter et, en quelque sorte, à en éclairer la lecture. C'est ainsi que nous avons été amené, grâce aux plus curieuses et aux plus remarquables de ces lettres, à résumer l'histoire même de Rachel, la prenant dès son enfance, au milieu de sa famille, la suivant dans ses premières études, montrant ensuite le développement de ses glorieux succès en France et à l'étranger; l'accompagnant dans ses voyages de triomphes ou de plaisirs, aussi bien que dans ceux où elle devait, au contraire, trouver tant de déceptions, tant de souffrances, et finalement la mort!... Il était bien plus curieux, selon nous, de refaire à grands traits et dans ses points les plus lumineux l'existence si pleine de célébrité et aussi de poésie de cette femme véritablement illustre, à l'aide de ses propres lettres, qui en sont le meilleur et souvent le plus piquant commentaire.

Nous avions d'abord réuni un nombre très considérable de lettres de Rachel; mais le système que nous avons définitivement suivi nous a obligé à en élaguer une certaine partie, les unes comme ne se rattachant à aucune des divisions de notre travail, les autres comme étant étrangères à une publication qui veut n'être que littéraire et artistique. Nous croyons même que le mérite de la correspondance de Rachel éclatera d'autant mieux que les lettres qui la composent seront plus soigneusement choisies. Nous nous sommes donc borné à retenir celles-là seulement qui présentaient le mérite particulier que nous leur désirions. Quant au travail personnel dont nous avons accompagné ces

lettres, nous avons tenu à ce qu'il ne contînt absolument que ce qui était indispensable pour leur éclaircissement; notre rôle est donc ici celui d'un cicerone plus encore que d'un commentateur.

La famille de Mlle Rachel a bien voulu se montrer favorable à notre publication, et nous lui devons d'intéressantes communications et des renseignements précieux. D'autres communications également précieuses nous ont encore été faites, soit par M. Ernest Legouvé, qui a bien voulu nous confier les lettres si curieuses que Rachel lui a écrites à propos de la tragédie de MÉDÉE, *soit par notre ami et confrère, le baron Imbert de Saint-Amand, qui nous a autorisé à reproduire ici les lettres de Rachel déjà données par lui dans l'intéressant ouvrage qu'il a publié chez Plon, en* 1875, *sous ce titre :* MADAME DE GIRARDIN, avec des lettres inédites de Lamartine, Chateaubriand, Mlle Rachel, *soit enfin par des abonnés de la* GAZETTE ANECDOTIQUE.

Nous croyons devoir encore appeler l'attention du lecteur sur les quatre portraits de Rachel qui accompagnent ce volume. Nous n'avons voulu donner ici que des reproductions de portraits inédits. Deux de ces reproductions (Rachel dans *Valéria* — Rachel assise) *ont été faites d'après des photographies directes appartenant à un album de la Comédie-Française où sont conservés quelques inestimables et introuvables portraits de ce genre. Le beau dessin de* Rachel morte, *fait d'après nature par Mme O'Connell, a été légué par Émile de Girardin à la Comédie-Française, à laquelle il appartiendra définitivement lorsque sera terminée la liquidation de la succession de l'éminent publiciste. Quant au remarquable portrait peint par Charles Müller, que nous avons fait graver aussi, il se trouve chez le fils aîné de Rachel, M. Alex. Walewski, et la Comédie-Française en possède, dans la salle des séances de son Comité, une excellente copie. C'est, à coup sûr, l'image la plus vraie, disons même la plus*

touchante, que nous connaissions de Rachel; c'est la femme seulement qui nous apparaît ici, et en admirant ce regard si profond, à la fois doux et triste, on oublie volontiers la grande tragédienne pour ne plus voir que la mère si tendre, si aimante et si affligée que nous montrent quelques-unes des plus belles lettres de Rachel.

GEORGES D'HEYLLI.

Mai 1882.

RACHEL

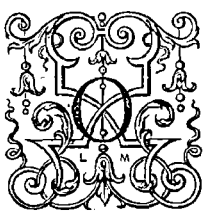
D'après une photographie faite en 1851.

Jouaust Ed. Imp. A. Salmon.

RACHEL

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

LA FAMILLE DE RACHEL



On n'a que des données bien incertaines sur l'époque précise de la naissance de Rachel, et l'impossibilité où nous avons été de nous procurer quelque document authentique et sûr nous oblige à laisser, nous aussi, ce point indécis. En effet, les uns l'ont fait naître le 24 mars 1820; les autres, s'appuyant sur des déclarations un peu vagues, et surtout bien tardives, des autorités municipales de Mumph, près Aarau, canton d'Argovie (Suisse), où il est bien positif qu'elle a vu le jour, reportent sa naissance au 28 février de l'année suivante. Quand Rachel est morte, en 1858, on lui a donné un peu partout 38 ans : 1820 serait donc l'année probable de sa naissance. Elle avait été prénommée Elisabeth et on l'appelait plus familièrement Elisa; son père se nommait Jacob (Jacques) Félix, et sa mère Esther Haya; mais tous deux étaient nés en France. Rachel a eu un frère et quatre

sœurs, qui ont tous abordé la scène avec plus ou moins de succès; deux de ses sœurs seulement lui survivent aujourd'hui.

Rachel avait une grande affection pour les divers membres de sa famille; les renseignements nombreux recueillis de toutes parts à ce sujet, aussi bien que ses lettres, en font foi ; mais elle aima plus particulièrement sa sœur Rebecca. Cette dernière était née à Lyon, en 1829, et, dès sa plus jeune enfance, elle fut destinée au théâtre, dont sa grande sœur lui aplanit les voies difficiles, et où elle la fit arriver de bonne heure aux premiers emplois. Elle fut à la fois, pour cette sœur aimée, une protectrice et une initiatrice. De neuf ans plus âgée qu'elle, arrivée à la gloire au moment même où cette jeune sœur était encore une enfant, elle la prit en quelque sorte sous sa tutelle. Voici un petit billet bien charmant qui montre que, jusque dans les moindres peines de la vie, la grande sœur cherchait à protéger la petite. Rebecca a commis un gros crime, elle a déchiré sa robe, et il paraît que « maman Félix » n'entend pas plaisanterie sur ce sujet.

Rachel à sa mère.

Ma chère mère,

Hélas! la pauvre Rebecca en tombant a déchiré sa robe; elle était triste et j'ai compris la profondeur de sa mélancolie. Alors je lui ai dit que j'allais intercéder en sa faveur pour cette manche en défaillance, et que pour aider à son pardon, je lui donnais ma robe de soie. Elle a souri, elle est sauvée... adieu.

En 1842, pendant sa triomphante tournée d'Angleterre, elle envoie à Rebecca un petit cadeau de famille et de mé-

nage accompagné de ce billet si plein d'un affectueux laisser aller :

A sa sœur Rebecca.

Londres, 25 juillet 1842.

Je te fais parvenir par mon homme une douzaine de bas anglais; je les ai marqués de ma main blanche. Quant aux jupons, ils sont plus jolis, dit-on, en Saxe, et je t'en enverrai de Dresde. J'espère que tu te portes bien ainsi que la famille : nous, nous avons des santés énormes. Voilà les nouvelles du jour.

Mille baisers.

Elle la fait travailler sous sa direction, la préparant à ses prochains débuts, lui faisant étudier à la fois le répertoire ancien et le répertoire moderne, et — entre temps — s'occupant même de son orthographe, cette grande tragédienne qui en avait si peu !...

A sa sœur Rebecca.

Marseille, 26 juin 1843.

Mon cher petit duc d'York,

Apprends bien ton rôle ou prends garde ! A mon retour, si tu ne le répètes pas comme il faut, je serai pour toi un Glocester ou un Tyrrel; mais si le duc d'York est gentil je serai son frère Édouard avec quelque chose en poche à son intention.

Je suis contente de ton écriture; elle ressemble à la mienne... quand je m'applique, bien entendu.

J'espère, mon cher duc, que tu n'as pas deux cœurs, ce serait vilain. L'*s* que je trouve à la fin d'un mot écrit de ta propre patte m'a donné un instant cette crainte; rassure-moi à cet égard, j'y tiens, car je préfère un bon cœur à deux passables.

J'embrasse ton Altesse Royale sur les deux joues... avec le respect que je vous dois, mon cher duc.

Enfin, à 14 ans seulement, le 3 novembre 1843, Rebecca s'essayait sur la scène de l'Odéon, dans Chimène du *Cid*, où son frère Raphaël, qui n'avait encore que 18 ans, jouait à ses côtés, également pour ses premiers débuts, le personnage de Rodrigue. Puis Rachel la fit enfin débuter à la Comédie-Française, le 1er juillet 1845, dans le rôle de Palmyre de *Mahomet;* elle la produisit même à ses côtés, dans l'ancien répertoire d'abord, puis, un peu plus tard, elle la prit pour partner dans *Angelo*, où la regrettée Rebecca trouva son meilleur rôle.

Voici une lettre qu'elle lui écrit, pendant l'un de ses voyages, pour la préparer à une prochaine reprise de *Bajazet*, où elle jouera avec elle :

A sa sœur Rebecca.

Ma chère sœur et petite amie, il faut convenir que tu remplis bien tes devoirs d'amitié; j'en suis vivement touchée parce que je t'aime bien; je suis heureuse de tes progrès et j'espère — (attends-moi, j'arrive!...) qu'à mon

retour nous allons marcher à pas de géant, et que nous enfoncerons toutes les débutantes présentes et à venir. J'apporte à ma petite camarade un assez joli canezou de Nancy et deux paires de manchettes un peu gentilles.

Cependant tiens-toi prête au rôle d'Atalide, je jouerai prochainement *Bajazet;* nous répéterons à nous deux, et c'est là qu'on verra, j'aime à le croire, un rapide progrès. Ce n'est pas l'intelligence qui te manque, mon enfant, mais un peu plus de confiance en toi-même. Allons, ma camarade, courage et bon espoir! L'avenir justifiera toutes mes prédictions.

Rebecca Félix était donc devenue, non seulement avec l'appui de sa sœur, mais aussi par son talent délicat et sérieux, une des espérances de la Comédie-Française. On l'avait nommée sociétaire en 1850; mais la frêle artiste était depuis longtemps frappée du mal implacable qui devait si tôt et si vite emporter Rachel elle-même. Rebecca fut donc envoyée dans le Midi, aux Eaux-Bonnes, et déjà condamnée par les médecins, qui cachèrent d'abord à Rachel le grave état de cette sœur si chérie. Puis, quand la mort fut proche, on lui annonça que Rebecca la demandait: elle partit aussitôt, passa quelques jours auprès de la mourante, qu'elle ne jugea sans doute pas aussi gravement atteinte, car elle revint à Paris reprendre son service au Théâtre-Français; puis, peu après, rappelée de nouveau, elle retourna une deuxième fois aux Eaux-Bonnes. Mais la mort était lente à venir, et Rachel revint encore des Pyrénées à Paris. Enfin, une dernière fois, l'appel fut plus impératif et plus pressant; la mort était bien là, cette fois, installée au chevet de Rebecca, où Rachel se prit cependant encore à

douter, à espérer. Elle écrit à sa sœur Sarah un douloureux billet :

A sa sœur Sarah Félix.

Juin 1854.

Oui, notre pauvre sœur est malade, bien malade, et je ne puis dire quel serrement de cœur j'ai éprouvé quand je suis entrée dans sa petite chambre et que je l'ai vue assise sur une chaise longue, son pauvre corps entouré de coton et de flanelle, sa figure longue et amaigrie. Je suis bien souffrante aussi et je ne demande pas mieux que de l'être assez pour ne plus quitter Pau avant le rétablissement de notre pauvre petite sœur, car je ne veux pas revenir à Paris sans elle.

Rebecca mourut le 19 juin 1854 dans les bras de cette grande sœur bien-aimée, qui avait été en même temps une mère pour elle. Rachel ne quitta plus ses tristes restes jusqu'au jour des funérailles. Sa douleur fut immense, et elle devait mourir elle-même trop peu de temps après Rebecca pour se pouvoir consoler jamais de sa perte ! Elle ramena ses cendres à Paris, après avoir procédé de ses propres mains aux derniers devoirs, et le 23 juin, la Comédie-Française fit relâche pour les funérailles de cette sympathique sociétaire, qui mourait à vingt-trois ans !

Son frère Raphaël était de quatre ans l'aîné de Rebecca, étant né en 1825. Nous venons de voir qu'il débuta, en novembre 1843, à l'Odéon, en même temps que sa jeune sœur, et — ainsi que le prouve la curieuse et intéressante lettre qui suit — encore bien novice dans son art, puisque Rachel ne

savait pas très bien, dans le mois de juillet qui précéda ses débuts, s'il devait, oui ou non, aborder définitivement la carrière du théâtre :

A son frère Raphaël Félix.

Lyon, 7 juillet 1843.

Mon cher petit grand Raphaël !

Le motif qui t'a empêché de m'écrire plus tôt est trop louable pour qu'il me reste la moindre susceptibilité. Je ne suis pas étonnée de ton élan du cœur pour ce pauvre Victor, et maintenant je regrette bien sincèrement de l'avoir rebuté lorsqu'il me dépeignit sa position, à laquelle je ne pouvais croire ; mais je suis un peu consolée, puisque le bienfait qu'il désirait est encore venu de la famille. Merci donc pour lui, et merci pour moi.

Maintenant, cher petit frère, dis-moi un peu quels sont tes occupations, tes projets d'avenir, car tu ne dois pas perdre de temps. Bientôt tu seras un homme, et tu dois savoir que *l'habit ne fait pas le moine.* Si, comme je le prévois, ta vocation te porte vers le théâtre, tâche au moins d'en élever l'art, fais-en une chose consciencieuse, non pour te faire une position, comme on fait d'une jeune fille qui sort du couvent, qu'on marie pour lui donner le droit de danser au bal six fois au lieu de trois fois, mais bien plutôt par amour, par passion pour ces œuvres qui nourrissent l'esprit et qui guident le cœur. Mon cher petit, tu viens de rendre un trop grand service à un jeune homme pour que je ne veuille pas t'en témoigner mon contente-

ment en te poursuivant de mes conseils. C'est aussi un grand service que je puis te rendre, et dans un âge plus avancé tu en connaîtras le point nécessaire, utile et agréable : car il est bien plus juste de dire que l'utile et l'agréable sont des compagnons de voyage que l'amour et l'amitié, etc., etc.

Une femme peut arriver à une position honorable, estimable et convenable, sans avoir peut-être ce vernis que le monde appelle à juste titre l'éducation : pourquoi cela? me demanderas-tu. C'est qu'une femme ne perd pas de son charme, au contraire, en gardant une grande réserve de maintien, de langage; une femme répond et n'interroge pas; elle n'ouvre jamais une discussion, elle l'écoute. Sa coquetterie naturelle lui fait désirer de s'instruire, elle retient, et sans avoir eu un commencement solide, elle a alors ce vernis qui quelquefois peut passer pour de l'instruction. Mais un homme! quelle différence! Tout ce que la femme peut ne pas savoir devient la première langue de l'homme, sa nécessité de tous les jours : avec cette nécessité il augmente ses plaisirs, diminue ses peines; il varie ses joies, et par-dessus le marché il passe pour un homme d'esprit. Penses-y, et, si les premiers temps te paraissent un peu durs, songe alors que tu as une sœur qui sera fière, heureuse de tes succès, et qui te chérira de toute son âme. J'ose espérer que cette lettre ne t'aura pas paru longue à lire, que bien au contraire tu en feras souvent tes loisirs en la relisant, si ce n'est souvent, au moins quelquefois.

Je t'embrasse bien tendrement.

Trois ans plus tard, le 8 mai 1846, Raphaël débuta à la Comédie-Française par le rôle de Curiace des *Horaces*. C'était un fort beau garçon, de figure et de manières distinguées, et qui réussit au théâtre surtout — si l'on peut dire ainsi — par ses côtés plastiques. En revanche, il n'avait qu'un talent ordinaire, et il quitta bientôt la scène pour se faire entrepreneur de spectacles à l'étranger. C'est lui qui fut le Barnum de sa sœur en Amérique. Il dirigea ensuite des entreprises dramatiques à Londres ; enfin, en 1872, il prit, à Paris, la direction du théâtre reconstruit de la Porte-Saint-Martin. Il mourut dans la même année, le 9 juillet, pendant un voyage à Londres. Il s'était marié deux fois : d'abord avec cette blonde Amédine Luther (de son vrai nom Lupperger), née le 3 juillet 1834, à Nantes, qui avait débuté avec un vrai succès à la Comédie-Française le 19 mai 1849, dans le rôle d'Abigaïl du *Verre d'eau*, et qui est morte, si jeune encore, le 26 juillet 1861. La seconde femme de Raphaël, qui vit encore aujourd'hui, se nommait Henriette Bloch. Elle a eu de lui trois enfants : deux filles, Gabrielle-Rachel et Rosalie-Rebecca, et un fils, Gabriel.

C'est avec sa sœur Sarah que Rachel a surtout été en correspondance, et bon nombre de lettres citées dans ce volume, bien que ne portant pas son nom, lui sont évidemment adressées. Elle avait également pour cette sœur, qui était son aînée, une grande affection, mais d'un autre genre que celle, en quelque sorte plus maternelle, qui la liait à la jeune et douce Rebecca.

Sophie Félix, dite Sarah, était née le 2 février 1819, à Obrooth, près Francfort. C'était celle des sœurs de Rachel qui était peut-être la moins faite pour le théâtre : elle avait de l'esprit naturel, mais elle manquait de finesse et de distinction. Sa sœur eut le tort de la faire débuter à la Comédie-Française, où elle se montra pour la première fois, le 24 mai 1849, dans

Célimène, du *Misanthrope*. L'influence de Rachel ne fut cependant pas assez forte pour la maintenir à la rue de Richelieu, et elle passa alors à l'Odéon, où elle créa, le 6 novembre 1851, le rôle de Caroline de Lussan dans *les Droits de l'homme,* de Prémaray. C'est la seule pièce où elle ait jamais aussi complètement réussi. Le succès qu'elle y obtint lui valut même d'être appelée de nouveau à la Comédie-Française, où elle rentra le 29 octobre 1852, dans Elmire, de *Tartuffe*, et la Marquise de *la Gageure imprévue*, et où elle reprit, le 2 novembre suivant, la comédie de Prémaray, qui avait passé les ponts avec elle. Mais ce dernier séjour ne fut encore que passager, et Sarah Félix prit bientôt le sage parti de quitter définitivement le théâtre. Elle se livra alors à des spéculations industrielles et créa cette fameuse *Eau des fées*, qui porte son nom, et qui est encore en vogue aujourd'hui. Elle est morte à Paris le 12 janvier 1877.

Les deux dernières sœurs, encore aujourd'hui survivantes, de Rachel, se sont également fait une belle réputation au théâtre.

Adélaïde Félix, dite Lia, née le 6 juillet 1830 à Saumur, a obtenu de grands succès sur les scènes de drame, où elle compte quelques créations absolument remarquables, notamment Adrienne dans *Toussaint Louverture*, de Lamartine (6 avril 1850), Claudie, dans le drame de Georges Sand (11 janvier 1851), et Jeanne Darc, dans la pièce en vers de Jules Barbier, avec musique de Gounod (8 novembre 1873). Depuis quelques années cette artiste si distinguée, si éminemment douée, semble avoir renoncé au théâtre.

La plus jeune sœur, Mélanie-Emilie Félix, dite Dinah, est née dans les environs de l'année 1835. Elle a débuté le 23 juin 1862 à la Comédie-Française, dans Lisette des *Jeux de l'amour et du hasard*, et dans le personnage du même nom des *Folies amoureuses*. C'était bien la vraie soubrette, la soubrette de

Molière, la « forte en gueule et impertinente » du répertoire classique qui lance la repartie avec une vivacité de ton et d'allures sans pareilles. Malheureusement le personnage est restreint et se répète souvent ; enfin son emploi n'existe plus dans le répertoire moderne. Aussi Mlle Dinah Félix, qui avait obtenu de brillants succès sur des scènes secondaires, notamment au Vaudeville, où elle a créé le rôle si important de Séraphine des *Lionnes pauvres* (22 mai 1858), n'a-t-elle pas trouvé au Théâtre-Français l'occasion d'un développement suffisant pour ses brillantes qualités. Elle est demeurée enfermée — je dirais presque étranglée — dans les mêmes personnages, éternellement les mêmes, et, par suite, malgré son talent si réel et si sérieux, elle n'a jamais joué que rarement, et presque toujours à de longs intervalles. En vingt ans elle n'a eu à créer que trois rôles dans les pièces nouvelles.

Élue sociétaire en 1868, elle a donné sa démission à la fin de l'année 1881.

Le père et la mère de Rachel lui ont survécu quatorze ans. Jacob ou Jacques Félix a joué, ainsi qu'on le verra plus loin, un certain rôle dans la vie dramatique de son illustre fille, au moment de ses premiers débuts. Comme elle n'était pas encore majeure, il avait pris la charge de surveiller ses engagements et aussi de les faire fructifier et prospérer. Il a été, lui aussi, même pendant assez longtemps, le Barnum de sa fille, surtout pour ses premières excursions dramatiques hors de Paris, qu'il organisa et dirigea. Il est mort à Paris, boulevard du Temple, n° 15, le 9 avril 1872, à l'âge de 76 ans.

Nous arrivons à la « maman Félix », ainsi que Rachel appelait familièrement sa mère, pour laquelle, d'ailleurs, elle eut toujours une déférente affection. Voici quelques lettres choisies parmi celles qu'elle adressa à ses parents, en dehors des lettres que nous citons plus loin, et qui ont plus particulièrement trait au théâtre.

Et d'abord une lettre de Rachel tout enfant, et dont nous reproduisons scrupuleusement l'orthographe[1] :

A ses parents.

1832.

Chers parents,

Il m'est *imposible* de vous exprimer toute la joie que j'ai *ressentée* en recevant de vos nouvelles. Je commençais à craindre qu'il *arrivé* quelque chose, car voilà longtemps que vous m'avez écrit, je me réjouis à l'idée que j'aurai bientôt le *bonheure* de vous voir et *montres* les progrès que j'ai *fait*. M. Choron est assez content de moi et a pour nous mille bontés. Je ne puis *éprouver* toute ma reconnaissance qu'en cherchant à *m'apliguer* afin de toujours contenter M. Choron autant que je le désire. Adieu mes bons parents, recevez l'assurance de tout mon *res pect*. Votre fille soumise vous embrasse sans oublier mon petit frère Raphaël et ma sœur Rebec.

ELISA.

Puis un billet, qui date également des premières années de jeunesse de Rachel :

---

1. Un grand nombre de lettres de Rachel violent, en beaucoup d'endroits, les règles de l'orthographe. Nous nous bornons à la reproduction identique de celle-ci, et encore parce qu'elle est de la toute première jeunesse de Rachel. Il importe peu, en effet, pour l'intérêt et le mérite de sa correspondance, que la grande tragédienne n'ait su qu'imparfaitement la grammaire !

A sa mère Mme Félix.

Paris, 17 mai 1833.

Ma bonne mère,

Tu pardonneras si je ne t'ai point écrit plus tôt, mais comme ma sœur est plus âgée que moi, tu conçois qu'il vaut mieux qu'elle te marque tout ce qu'il y a, que moi. Je te dirai seulement que l'on est toujours très content de moi et que l'on m'aime beaucoup, surtout Mlle Alexandrine. De plus, j'ai toujours le nom de Pierrot, mais je le mérite bien, car je fais des bêtises comme un vrai pierrot. Je travaille pour qu'à ton arrivée je mérite les baisers que tu me donneras. Je te prie de bien t'acquitter de la commission que je vais te donner, c'est de ne pas oublier d'embrasser trente millions de fois mon bon papa, et en même temps le petit perdeur de souliers et ma petite Rosalie.

Je suis pour la vie ta fille soumise,

PIERROT ÉLISABETH-FÉLIX.

Dans le billet suivant, il est curieux de surprendre la tragédienne illustre en déshabillé de mère de famille. Il est ici question de son deuxième fils Gabriel, qu'elle appelle du petit nom d'amitié de « Gabri ».